

La soirée du 15 Nissan : l'essentiel du récit

résumé du cours du 18 mars

La soirée du 15 Nissan, qui inaugure la fête de Pessa'h, est consacrée à la mitsvah de raconter la sortie d'Égypte. Pourquoi la Torah attache-t-elle une telle importance au récit de la sortie d'Égypte ? Il ne s'agit pas d'un simple souvenir historique, mais d'un événement dont l'essence même est d'être raconté. HaShem dit à Moshé Rabbénou : « Je veux que tu racontes à ton fils, à ton petit-fils, comment je me suis moqué de l'Égypte ». Ici, l'événement n'est pas seulement là pour être vécu puis raconté, mais il est créé pour être raconté : l'acte du récit est constitutif de l'événement lui-même.

Il ne s'agit pas d'un récit d'aventure, encore moins d'un récit historique, qui aurait sa propre réalité indépendante du témoignage qu'on en fait ensuite. À propos de la sortie d'Égypte, le récit n'est pas secondaire : il est l'aboutissement. L'acte de raconter est ainsi un acte de révélation du divin dans l'histoire, une actualisation spirituelle pour chaque génération.

Mitsrayim : sortir de l'étroitesse

Rav Tsadoq HaCohen, souligne que le mot Mitsraïm (מצרים), désignant l'Égypte, est construit sur la racine metsar (מָצַר), qui signifie « étroitesse ». L'Égypte, c'est la vallée du Nil, un espace physique et spirituel d'étroitesse. Ainsi, la sortie d'Égypte est la sortie de nos propres limites, de nos étroitesse intérieures. Ce n'est pas seulement un souvenir, mais une dynamique vivante : chaque année, il s'agit de révéler comment HaShem nous fait sortir, aujourd'hui encore, de nos limites. Le récit n'a de sens que s'il actualise ce dévoilement.

Le récit, selon Rav Tsadoq, dévoile ce qui était caché : la sortie d'Égypte contient la racine de toutes les délivrances ultérieures. Quand HaShem dit à Moshé « Ehyeh Asher Ehyeh » (אהיה אשר אהיה), « Je serai qui Je serai », c'est une promesse pour tous les exils. La délivrance d'alors porte la potentialité de toutes les délivrances futures. Raconter, c'est dévoiler cette providence, révéler les racines de toutes les délivrances.

La transformation par la parole : la matzah

L'un des grands symboles de la soirée est la matzah. La matzah est d'abord présentée comme « le pain du pauvre » (הַאֵל לְחֶמֶא עֲנִיָא), simple, sans levain, sans ajout, souvent rompue en morceaux, comme le pauvre n'a qu'un morceau de pain. Mais, au fil du récit, la matzah devient la matzah de la liberté. Qu'est-ce qui a changé ? Ce n'est pas la matzah elle-même, mais le récit qui la traverse et la transforme : la parole, le récit actif, « bombarde » la matzah et opère sa métamorphose de symbole d'esclavage en symbole de délivrance.

C'est pourquoi il ne suffit pas de lire la Haggadah silencieusement : il faut raconter, de bouche à oreille, car la parole façonne et agit sur l'âme. Raconter, ce n'est pas transmettre une information, mais faire passer la délivrance de la mémoire à l'emouna (la confiance, la foi vécue).

La nuit et la naissance de la délivrance

Un paradoxe : on raconte la sortie d'Égypte la nuit, alors qu'historiquement, elle s'est produite le matin. Le Rav explique, au nom de Rav Tsadoq et du Maharal, que la nuit symbolise le hester panim (הַסְתֵּר פָּנִים), le « visage caché », l'obscurité de l'exil. C'est au cœur de cette obscurité qu'il s'agit de révéler la lumière divine. La délivrance ne vient pas après la nuit : elle naît dans la nuit même. La structure spirituelle du temps juif, avec la sanctification du mois (קִידוּשׁ הַחֹדֶשׁ), assoit la maîtrise du temps par la parole humaine, la souveraineté du Sanhédrin sur le calendrier. Cette maîtrise, première mitzvah reçue par Israël, prépare la délivrance : l'homme n'est pas esclave du temps.

Le récit : vertical, pédagogique, existentiel

Le récit de la sortie d'Égypte est un récit structuré, obéissant à des règles : il commence par l'humiliation, l'esclavage, et va vers la louange, la délivrance. Il doit se faire sous forme de questions-réponses, d'un parent à son enfant : « Tu raconteras à ton enfant, à ton petit-enfant ». Ce dialogue vertical, intergénérationnel, est central. Même un sage doit raconter : le récit produit un 'hidoush (renouveau) spirituel chaque année. Le manque, la question, sont essentiels : comme les Bnei Israël en Égypte ont crié dans leur détresse, de même le récit part d'un manque, d'une soif de sens, pour aller vers la révélation.

Deux modèles hassidiques : Rav Tsadoq et le Sfat Emeth

Pour Rav Tsadok, toutes les délivrances sont cachées dans la sortie d'Égypte ; le récit sert à dévoiler ce potentiel intérieur, à révéler ce qui est déjà là, enfoui dans l'histoire et la conscience. Pour le Sfat Emeth, les mo'adim (rendez-vous, fêtes) sont des moments où la même lumière spirituelle revient cycliquement : la lumière de la délivrance revient chaque année à Pessa'h, et le récit sert à recevoir, à s'ouvrir à cette lumière. Pour lui, il s'agit de construire un keli (récipient spirituel) pour recevoir la lumière d'en-haut. Le récit est le canal de la réception.

Ainsi, deux modèles : chez Rav Tsadoq, la délivrance est révélée de l'intérieur, par un travail d'extraction, de dévoilement. Chez le Sfat Emeth, elle vient d'en-haut ; il s'agit d'être réceptif, de se mettre en position de recevoir. Pour Rav Tsadoq, le 'hidoush est une révélation de sens caché ; pour le Sfat Emet, c'est une nouvelle effusion de lumière cosmique.

Recréer l'événement : Rav Yits'haq Hutner et Rav Yossef Dov Soloveitchik

Rav Yits'haq Hutner voit dans le récit du Séder non seulement le rappel, mais la re-création existentielle de l'événement. Le récit, en commençant par l'esclavage et finissant par la louange, n'est pas anodin : il nous fait traverser le processus de délivrance. Celui qui raconte est transformé par son propre récit : il redevient, spirituellement, un esclave qui sort vers la liberté.

Rav Yossef Dov Soloveitchik distingue entre le zékher liYetsiyat Mitsrayim (le souvenir de la sortie d'Égypte), qui est rappelé chaque jour dans la prière et le qiddoush, et la mitzvah du Séder, qui vise à transformer la mémoire en expérience vécue. Le Séder n'est pas seulement commémoratif, mais pédagogique et existentiel : par les gestes, les symboles, les questions, on fait vivre aux enfants et à soi-même l'expérience de la sortie d'Égypte, on dramatise et on incarne le récit.

Pour Rav Hutner, l'expérience du Séder est une reconstruction spirituelle de la délivrance ; pour Rav Soloveitchik, c'est une pédagogie qui transforme la mémoire collective en expérience personnelle. La structure de la Haggadah, avec son insistance sur les symboles et l'accumulation de gestes concrets, vise ce passage de la mémoire à l'expérience.

Le cycle de la délivrance : Rav Kook et le Maharal

Pour Rav Kook, la sortie d'Égypte est l'archétype de toute délivrance : chaque délivrance suit le même schéma – l'étréoussesse, le cri, la révélation, la délivrance. Le Séder enseigne cette structure. Pour le Maharal, la nuit est le moment de la gestation, la naissance d'une réalité nouvelle ; la délivrance d'Israël naît dans la nuit, le jour n'en est que la manifestation. La création suit ce modèle : obscurité, gestation, révélation.

La Haggadah insiste sur le fait que la sortie d'Égypte ne s'explique par aucune cause extérieure : « לא על ידי שליח, לא על ידי שרף, לא על ידי מלאך », mais uniquement par l'intervention directe d'HaShem. Cette intervention inexplicable est le signe d'une délivrance qui brise les cadres de l'histoire naturelle.

La liberté, le hester panim et la responsabilité humaine

La Torah nous enseigne la maîtrise du temps et la sortie de l'esclavage du temps par Qiddoush Ha'hodesh. Mais cette liberté s'accompagne d'une possibilité fondamentale : celle de refuser, de voiler la vérité. Le hester panim (le visage voilé) n'est pas seulement une punition, mais la condition même de la liberté humaine. Si l'homme ne pouvait pas refuser, il ne pourrait pas choisir ; le dévoilement de la vérité divine suppose la possibilité de l'ignorer.

Pour Rav Hutner, ce voilement n'est pas l'opposé de la révélation, mais sa condition : la vérité découverte dans l'obscurité transforme l'homme plus profondément qu'une vérité imposée. Pour Rav Tsadoq, la chute elle-même, le mal, peut devenir la source d'une

révélation plus haute : « yeridah leTsorekh 'aliyah », il faut parfois descendre pour pouvoir remonter. Le mal est intégré, transformé dans le processus de délivrance.

La guéoulah finale : nécessité et responsabilité

Le Maharal enseigne que la guéoulah (délivrance finale) est inévitable : la structure du monde tend vers la perfection. Le mal, comme le sheqer (mensonge), est instable, tandis que le émeth (vérité) est stable. Pour Rav Tsadoq, le mal, loin d'être une simple anomalie à corriger, est un matériau à transformer : toute chute recèle une étincelle de sens à révéler. Pour Rav Hutner, rien n'est perdu : tout est intégré dans le processus de délivrance, même si tout n'est pas conservé tel quel.

Mais, pour Rav Soloveitchik, la responsabilité humaine reste entière : la guéoulah aura lieu, mais sa forme dépend de l'attitude de l'homme. HaShem garantit le résultat, mais laisse à l'homme le choix du chemin. Si l'homme refuse d'être acteur de la révélation, la délivrance viendra malgré lui, parfois dans la douleur. La nuit du Séder, c'est la nuit du dévoilement, de la reconstruction du sens, de la responsabilité du Juif d'être partenaire d'HaShem dans la révélation de la vérité dans le monde.

La vérité divine est certaine, mais sa présence perceptible dans le monde dépend de l'homme. La sortie d'Égypte, racontée chaque année, est la matrice de toutes les délivrances, de toutes les renaissances. La liberté véritable n'est pas donnée, mais conquise, dans l'obscurité du hester panim, par la parole, le manque, la question et le récit. La nuit du Séder doit être vécue comme une re-crédation vivante de la délivrance, à la fois personnelle et collective, dans l'espérance et la responsabilité.